

la situation de l'histoire économique à la fin du xx^{ème} siècle*

Frédéric Mauro

Professeur Emérite à l'Université de Paris X

Je remercie les organisateurs de ce congrès pour l'honneur qu'ils m'ont fait en me demandant de prononcer cette conférence inaugurale. J'ai été aussi très sensible aux paroles aimables et très amicales de notre collègue Fernando Novais.

Je ne peux oublier le premier Congrès International d'Histoire Économique à Stockholm en 1960, réalisé au même temps que le Congrès International des Sciences Historiques. Quelque temps plus tard je me fis cette réflexion: pourquoi l'histoire a-t-elle eu ce privilège de retenir avec elle l'histoire économique? Ce privilège ne devrait-il pas être partagé avec l'économie? La réponse est venue à Aix-en-Provence en 1962, lorsqu'eut lieu le deuxième Congrès International d'Histoire Économique, sans congrès international d'histoire.

En 1994, nous allons réunir à Milan le onzième Congrès International d'Histoire Économique. A Stockholm j'avais peut-être été — avec Fernand Braudel — le seul *représentant* du Brésil. Il n'en sera pas de même à Milan. Le Brésil y sera officiellement et institutionnellement représenté grâce précisément au congrès que nous ouvrons ici aujourd'hui.

Pour préciser notre tâche d'historiens économistes du Brésil dans l'avenir, il nous faut d'abord savoir où en est, dans le monde actuel, cette science qui nous est chère. Pour dépeindre cette situation, nous aborderons successivement trois problèmes: a) comment doit-on définir notre domaine de recherche? b) comment sommes-nous arrivés

* Conférence Inaugurale du Premier Congrès Brésilien d'Histoire Economique (São Paulo, septembre 1993).

là, autrement dit quelle a été l'histoire de l'histoire économique? c) quels sont aujourd'hui les problèmes de cette discipline?

Comment doit-on définir notre domaine de recherche?

L'histoire économique appartient en même temps aux sciences historiques et aux sciences économiques. Et d'abord aux sciences économiques qui sont, dans leur définition la plus générale, les sciences de la rareté ou, si l'on veut, de l'homme face à la rareté des biens et des services. Le nombre de ceux-ci n'a cessé de croître, puisque l'eau et l'air sont devenus eux-mêmes des biens rares, donc des biens économiques. Cependant il faut distinguer le noyau central, la science économique, c'est à dire la théorie et l'analyse économiques qui sont une étude des "mécanismes" de la rareté — et les sciences sinon auxiliaires, du moins de contact avec la théorie et l'analyse, que sont la démographie, l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, la politique, le droit, la géographie, l'histoire économique.

Jusqu'à une époque récente, beaucoup d'économistes se désintéressaient de ces sciences de contact, en particulier en France. Nous verrons que cette position change maintenant assez vite. En attendant, nous devons remarquer deux cas particuliers. D'abord celui de la géographie économique, la géographie pouvant se définir comme une science de l'homme face à l'espace et au milieu naturel qui occupe cet espace. Comme ce milieu est de moins en moins naturel, et de plus en plus rempli de biens économiques, la géographie tend à devenir une science économique appliquée à un type, ou à des types, d'espaces déterminés, et l'ancienne géographie devient une histoire géographique. Quant à l'histoire économique, elle nous mène encore plus loin.

L'histoire économique appartient aussi, en effet, aux sciences historiques. Ceci nous suggère plusieurs réflexions. L'histoire économique est un des domaines de l'histoire, à côté de l'histoire géographique, anthropologique, politique et culturelle, chacun de ces domaines correspondant à une science sociale du présent et à une activité humaine spécifique. On peut dire aussi que l'histoire économique est l'étude économique du passé, des systèmes économiques passés, du système économique actuel dans la mesure où il a un passé. Dans le monde économique, il existe des mécanismes simples universaux. Combinés entre eux en quantités et en proportions différentes, ils forment des mécanismes complexes ou des structures. Un ensemble particulier de structures forme un système. Les partisans de l'analyse

“systémique” donnent une grande autonomie à chaque aspect du système, ou à chaque système: économique, politique, culturel. Ces systèmes se rencontrant dans des espaces intersystémiques, comme l’institutionnel, le social, le mental.

La tâche de l'historien économiste présente alors trois aspects: a) définir le passé, les systèmes et les structures passées, avec leurs lois propres; b) étudier la dynamique des systèmes, c'est-à-dire le passage d'un système à un autre; c) définir ce qui est commun au présent et au passé. Nous connaissons la notion d'économie “généralisée” qui était chère à François Perroux et à Oskar Lange, l'économiste polonais. Ils avaient découvert les éléments communs à l'économie soviétique et à l'économie américaine. Nous pouvons aller plus loin et parler d'une économie “historiquement généralisée”, et peut-être d'une “nature” économique commune à toutes les économies et à toutes les théories économiques. Mais comment est-on arrivé à cette définition de l'histoire économique?

Sur l'histoire de l'histoire économique

Nous pouvons distinguer plusieurs étapes, dont la première serait la préhistoire de l'histoire économique. L'histoire économique n'existe pas alors comme telle. C'est seulement l'époque des précurseurs. On peut remonter au moins jusqu'aux Grecs puisque l'un de nos premiers économistes fut Xénophon, dont *L'économique* est un traité de gestion domestique. A travers différents écrits de ce genre on traverse l'Antiquité et le Moyen Age où, dans la *Somme* de Saint Thomas, l'économie apparaît comme une partie de la morale sociale. C'est seulement avec la Renaissance que l'économie perd son caractère normatif et moral, pour devenir technique et positive avec Bodin et Malestroit en France, l'école de Salamanque et les *arbitristas* dans la Péninsule Ibérique, les mercantilistes dans toute l'Europe Occidentale et, au XVIII^e siècle, ce que l'on peut appeler l'Ecole Italienne ou Napolitaine.

Le passage du normatif au positif réalisé dans cette longue période apparaît comme la phase nécessaire de transformation de l'économie, rendant possible la naissance de l'histoire économique. Un mouvement analogue se manifeste dans le champ de la pensée politique qui, avec et Montesquieu entre autres, passe du stade normatif, elle aussi, au stade positif. Les deux évolutions parallèles se renforcent l'une l'autre. Par contre, la science historique reste longtemps à l'état de chronique et, quand elle évolue, c'est pour donner la théologie ou la philosophie

de l'histoire, de Saint Augustin à Hegel. L'économie y a peu de place.

Au XVIII^e siècle apparaissent les *Pères Fondateurs* de l'histoire économique. Chez les économistes, la distinction se fait entre deux catégories de penseurs: d'une part ceux qui ignorent l'histoire et défendent l'idée d'un "ordre naturel" caractérisé par des lois universelles valables en tout temps et en tout lieu. C'est le cas des Physiocrates, Quesnay par exemple. D'autre part il y a ceux qui s'appuient sur l'histoire et se nourrissent d'elle. C'est le cas d'Adam Smith, de Turgot, de Condorcet. Si nous considérons maintenant les historiens, nous constatons que ceux-ci au XVIII^e siècle ne font généralement pas d'histoire économique, mais seulement de l'histoire politique et des événements politiques.

Mais, ils ont découvert l'importance des sources — nous pensons au travail des Bénédictins dans ce domaine. Cette préoccupation a encouragé en histoire un esprit de rigueur scientifique, favorable à l'histoire économique. De plus, certains auteurs ont déjà une vision plus large de l'histoire, vision où les préoccupations économiques et sociales apparaissent. C'est le cas de Voltaire, avec son "Siècle de Louis XIV" et son "Essai sur les Moeurs", qui est une histoire du règne de Louis XV.

Un progrès sensible apparaît au XIX^e siècle. Font de l'histoire économique les économistes et, plus timidement, les historiens. Chez les économistes on retrouve l'opposition des deux tendances déjà perceptibles au XIX^e siècle. D'abord la tendance anti-historique incarnée par David Ricardo et Jean Baptiste Say. Pour ce dernier, la science économique est la science du "pot au feu"¹. Et la tendance historique, marquée par Sismondi, Stuart Mill et divers économistes classiques, par l'Ecole Historique Allemande, enfin par Marx et ses disciples.

Chez les historiens apparaissent successivement deux Ecoles: celle des écrivains inspirés par une philosophie de l'histoire — pensons à Hegel — qu'ils utilisent comme une hypothèse de travail. C'est le cas d'Augustin Thierry et sa notion de race, de François Guizot et son libéralisme, de Jules Michelet et son idée du progrès, de Taine enfin, dont la construction est bâtie sur trois éléments fondamentaux d'explication: la race, le milieu, le moment. Taine représente une transition

¹ Philippe Gilles et Jean-Pierre Berlan dans *Revue Economique*, vol. 42, no. 2, Mars 1991, p. 383. Ce numéro de la *Revue*, intitulé "Economie et Histoire, Nouvelles Approches", a inspiré plusieurs réflexions émises dans cette conférence.

vers l'École positiviste, sous l'influence d'Auguste Comte et des sciences "dures", très prestigieuses en ces temps de révolution industrielle.

La *Revue Historique*, qui démarre dans les années 1870 représente ce courant, avec des auteurs comme Emile Bourgeois en histoire diplomatique, et Seignobos en histoire politique. C'est une histoire factuelle, événementielle, le fait historique étant essentiellement un événement. C'est une sorte de purification de l'histoire, prête maintenant à développer sa dimension économique. Orientation renforcée par l'apport des autres sciences sociales, la sociologie de Durkheim par exemple, fondée sur l'analyse de concordances statistiques.

A la fin du XIXe et au XXe siècles il faut rigoureusement séparer la période qui s'étend jusqu'à la crise de 1929 et la période postérieure. Car, avant 1929, on assiste à une opposition exacerbée entre l'histoire et l'économie. Chez les économistes, le marginalisme et le néo-classicisme triomphants restent hostiles à la dimension historique des problèmes et des analyses. De leur côté les historiens positivistes, les disciples de Seignobos maintiennent le primat du politique et de l'événementiel. Ce courant persistera après 1929, mais deviendra de plus en plus minoritaire. Il est encore aujourd'hui représenté par Paul Veyne en France, mais il reste peut-être plus fort dans d'autres pays d'Europe. Pourtant certains historiens ont écrit des ouvrages d'histoire sociale qui préparent l'histoire économique, comme par exemple Emile Levasseur.

A partir de 1929, on assiste à un développement important de l'histoire économique. Devant l'effondrement des prix des marchandises, des services et des valeurs mobilières, un Comité International d'Histoire des Prix est créé, pour savoir si et comment l'économie occidentale et mondiale a connu auparavant des phénomènes analogues. C'est en 1929 qu'est créée la revue *Annales d'Histoire Economique et Sociale*, avec Henri Pirenne, Marc Bloch et Lucien Febvre, ainsi que bientôt leur disciple Fernand Braudel.

L'histoire économique triomphe après la Seconde Guerre Mondiale, en même temps que l'histoire géographique, l'histoire démographique, l'histoire sociale. Mais, dès le début, ces histoires étaient considérées comme des éléments, des domaines divers d'une histoire totale. Dans l'esprit des *Annales*, le moment venu, la recherche devait s'étendre à l'histoire mentale, l'histoire culturelle et anthropologique, à l'histoire politique et entraîner dans ces secteurs le même renouvellement qu'en histoire économique — autrement dit faire de l'histoire l'ensemble des sciences sociales du passé. La preuve en est la publication, en 1942, du

livre de Lucien Fébvre sur *Rabelais ou le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, véritable programme de recherche pour l'histoire mentale. Cette conception de l'histoire renverse après la Guerre tous les obstacles. Les *Annales d'Histoire Economique et Sociale* deviennent *Annales Economies, Sociétés, Civilisations* — *Annales ESC*. Une grande place reste réservée à l'histoire économique — une histoire économique quantitative, "sérielle" mais qui est déjà marquée par des préoccupations théoriques.

Sur ce point les historiens rejoignent les économistes. Ceux-ci, en France, après 1929, s'intéressent très peu à l'histoire économique. De ce point de vue ils sont bien les héritiers des économistes néo-classiques. Seul Jean Marczewski pratique et défend l'histoire quantitative qui doit être, dans son esprit, une comptabilité nationale rétrospective, et son équipe de chercheurs y travaille. Les autres écrivent plutôt l'histoire de la pensée économique mais sans guère de relations avec l'histoire des faits économiques. Certains sont passés du camp des économistes à celui des historiens: c'est le cas de François Simiand et d'Ernest Labrousse, qui ont consacré leur oeuvre à l'histoire des prix et de la monnaie.

Hors de France, les économistes ont manifesté beaucoup plus d'intérêt pour l'histoire économique, tandis que les historiens ne s'y intéressaient guère. Citons, parmi les hommes ouverts à l'histoire, Joseph Schumpeter et ses *Business Cycles* qui insistent sur le rôle du Kondratieff, à notre avis capital en histoire économique. Citons aussi la psychologie économique de Veblen, l'institutionnalisme de Commons, la *New Economic History* de Fogel, North, Fishlow et d'autres chercheurs américains. Citons enfin l'histoire des entreprises lancée par Schumpeter, grâce à sa notion de *l'entrepreneurship*, l'esprit d'entreprise et le rôle de l'entrepreneur, dont il montre l'importance et l'efficacité face aux différents facteurs de la production.

Cependant cette histoire économique si bien lancée, si pleine de succès, connaît, à partir des années 1970 ou 80 une crise très grave. On peut en distinguer cinq aspects différents:

1) Les historiens, dans les années 70, abandonnant l'histoire économique, s'intéressent à l'histoire politique et à l'histoire anthropologique, culturelle, et mentale;

2) Les économistes français, imitant les étrangers s'intéressent désormais beaucoup plus à l'histoire. On assiste donc à un rééquilibrage des orientations, favorable à l'histoire économique;

3) L'histoire économique des économistes se trouve placée face à des approches nouvelles comme la théorie de la régulation. Celle-ci

replaces le phénomène économique dans des ensembles humains, où la loi du marché et la logique économique sont souvent remplacées par la logique des conventions passées entre les parties, fondées, non pas sur une axiomatique économique, mais sur le hasard, par exemple, et la théorie des jeux. La décision de faire rouler les véhicules sur le côté droit de la route ne repose sur aucune raison économique, mais seulement sur un tirage au sort, tout au plus sur une persistance datant de l'époque des diligences. Donc des éléments de la trame historico-économique échappent à la loi du marché.

On peut rapprocher cette théorie de celle de Fernand Braudel² sur les trois étages de l'économie: celle du rez-de-chaussée, qui est l'économie domestique, l'économie de la rue, l'économie de la lutte pour la survie, bref l'économie anthropologique à laquelle ne s'applique guère la loi du marché; au-dessus, l'économie du premier étage, c'est-à-dire l'économie économique qui obéit aux lois du marché; et enfin au deuxième étage, l'économie... politique, celle des grands monopoles ou oligopoles, où la fixation des prix et des quantités mises sur le marché est le résultat d'une décision fixée par quelques personnes. On pourrait y ajouter l'économie du sous-sol, l'économie clandestine qui échappe, elle aussi, au marché normal.

On ne peut s'empêcher de rapprocher ces analyses de celle de François Regis Mahieu dans son livre sur l'économie de la Côte d'Ivoire³. Mahieu montre le rôle capital de la "communauté" comme limitation du marché dans ce pays et dans une grande partie de l'Afrique. On pense aussi à la verticalité andine chère à John Murra, et qui s'est maintenue jusqu'au XIXe siècle. Au Pérou, peu de marchés dans la mesure où chaque communauté, possédant des terres à chaque étage de la sierra, possède des ressources complémentaires qui rendent le marché inutile. En Afrique, la communauté est une unité économique vivant sur elle-même et en relation avec les antennes qu'elle possède à l'extérieur, par un système de dons et d'échanges. Enfin la préoccupation de Mahieu est d'intégrer les caractéristiques anthropologiques de la communauté dans la théorie économique, autrement dit d'intégrer dans la théorie des éléments ne relevant pas de l'axiomatique économique, comme dans la théorie de la régulation.

² Dans *Civilisation Matérielle, Economie et Catitalisme XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, 1979, vol. II, p. 8 et 9.

³ F. R. Mahieu, *Les fondements de la crise économique en Afrique*, Paris, 1990.

4) La culture d'entreprise que les Sociétés tendent de développer chez leur personnel a stimulé l'histoire des entreprises qui en est une condition nécessaire. D'où un gros intérêt en Europe, et en particulier en France, pour cette micro-économie historique qui existait déjà beaucoup aux Etats-Unis;

5) La formation des historiens et celle des économistes se sont beaucoup rapprochées. On trouve maintenant des historiens qui ont eu le courage de se donner une formation économique de base, ne serait-ce que dans le premier cycle de leurs études supérieures, ou qui ont poursuivi concurremment jusqu'au bout à la fois des études d'histoire et des d'économie. Et inversement pour les économistes. La seule difficulté reste encore la formation mathématique, qui demeure insuffisante chez beaucoup d'historiens, même de la jeune génération.

Quels sont les problèmes qui subsistent dans le développement de l'histoire économique?

Le premier de ces problèmes est celui de *l'utilité de l'histoire économique*, souvent mise en doute du point de vue de la science et de la pratique économiques. Or, ce problème paraît maintenant résolu et de manière positive. D'une part, l'histoire économique apparaît bien comme un des domaines essentiels d'une histoire totale dont on ne peut se passer, ce qui serait priver l'Humanité de sa mémoire et d'une mémoire intelligente. D'autre part, elle reste un élément essentiel d'une science économique complète. Elle est la base d'une théorie des structures et des systèmes, et d'une théorie des fluctuations, de la croissance et du développement. Elle est aussi le fondement des prévisions de court et moyen et de long terme, et d'une planification souple. Elle sous-tend la théorie de la régulation et de tout effort de construction théorique. Enfin elle nourrit la culture d'entreprise.

Le second de ces problèmes est celui de l'histoire *quantitative*. Mais déjà il n'existe plus d'opposition ou d'incompatibilité entre l'histoire sérielle, l'histoire quantitative de Marczewski, la cliométrie, l'histoire fréquentielle ou la "modélisation". Ces méthodes sont complémentaires et, selon les cas, l'une est préférable à l'autre. Elles ont d'ailleurs tendance à se rapprocher les unes des autres sous la formule suivante et globalisante: les mathématiques au service de l'histoire économique. Cela dit, chacune doit chercher à se parfaire pour s'adapter mieux à nos besoins. La cliométrie ne doit pas se satisfaire des hypothèses néoclassiques quand elle sort de la période pour laquelle avaient été

construites ces hypothèses. La modélisation a intérêt à partir des cas fournis par l'histoire ou par l'actualité plutôt que de constructions a priori. Enfin l'histoire sérielle doit toujours tendre vers l'histoire quantitative de Marczewski.

Troisième problème: celui des *relations avec les autres sciences humaines*. A la suite de ce que nous avons expliqué dans les pages précédentes, un rapprochement de l'histoire et de l'économie avec les autres sciences humaines apparaît comme indispensable. Il s'est largement produit en histoire depuis la Deuxième Guerre Mondiale. En économie, on est en train de reprendre conscience de cette indispensabilité. En témoignant les analyses de Boyer sur le rôle de la mémoire et de l'*habitus* dans le comportement des agents économiques⁴. C'est le rôle de la psychologie économique dans l'exemple que nous avons choisi, mais nous pourrions trouver des exemples dans toutes les disciplines. Naturellement, répétons le, il faut que ces éléments divers soient intégrés à l'analyse historico-économique.

Cela pose le problème de la formation des historiens-économistes, qu'on peut encore parfaire. Notons qu'il n'est pas possible d'être un historien économiste ou un économiste historien sans une bonne formation dans l'ensemble des sciences humaines et sociales. Notons aussi qu'il est nécessaire de conserver les deux formations d'origine: celle de l'historien qui s'initie à l'économie et celle de l'économiste qui s'initie à l'histoire. C'est la condition d'une richesse de résultats due à la confrontation de deux cheminements. Enfin, les uns comme les autres doivent acquérir une large culture d'histoire de la pensée économique, comme un bon philosophe doit acquérir une bonne connaissance de l'histoire de la philosophie et des grands auteurs. Ce sera, d'ailleurs, un lien de plus entre économistes et historiens.

Pour terminer cet exposé, nous formulerons deux conclusions:

(1) Nous allons vers une unité chaque fois plus forte des sciences humaines. Cette unité est-elle dominée par la prépondérance de l'histoire qui en serait comme le mortier? Cette ambition serait excessive. C'est à chaque discipline de jouer ce rôle selon les circonstances et les besoins. Selon la mer où l'on navigue, on n'a pas besoin du même pilote. C'est pourquoi il est prématuré, *a fortiori*, de vouloir réduire l'ensemble des sciences humaines à l'histoire ou à une autre, l'économie par exemple. Dans la réalité quotidienne, les sciences du

⁴ Dans *Revue Economique*, op. cit., p. 1411-1412.

présent apparaissent comme directement opérationnelles. L'histoire, elle, est indirectement opérationnelle. Mais son aide est décisive pour les autres.

(2) Il reste une lourde tâche: construire et exécuter les programmes de recherche en histoire économique pour chaque région du monde et, puisque nous sommes ici, pour le Brésil. Ce sera l'affaire des Brésiliens et déjà, dans ce Congrès.